

DOCTEUR BAILBÉ

JEAN VIALLET

HISTOIRE

DE

PY



Editions "CONFLENT"
1969

En guise de Préface...

Au cours d'un chemin déjà long, j'ai connu la joie de chanter le charme, la beauté, la grandeur de « mon » Conflent d'adoption (1). Pourquoi ne pas continuer puisque les sites que nous aimons ont tant de choses encore à nous dire ? En effet, depuis longtemps, la grâce d'une autre vallée pyrénéenne m'obsédait à la fois par une sorte d'attrait indéfinissable fait de simplicité accueillante, et d'austère grandeur :

Celle de Py, dans ses vergers, derrière son bouclier des « Trois étoiles » la protégeant des vents du Nord !

Je pensais donc terminer seul une autre monographie toute simple lorsque je fus arrêté par une difficulté imprévue : la pauvreté de ma documentation sur l'église millénaire Saint-Paul de Py.

Que faire en pareil cas ? Comme dans toutes les situations délicates, il fallait de toute évidence consulter un spécialiste... de l'archéologie et c'est là qu'une sorte de miracle se produisit. Il se trouva que l'éminent archéologue consulté avait déjà fait le travail qui se refusait à mon esprit et comme la simplicité, la modestie, la gentillesse sont l'apanage des plus grands, M. le Dr Noël Bailbé (car c'est de lui qu'il s'agit) voulut bien enrichir le présent ouvrage du fruit de ses travaux.

Qu'il soit, ici, publiquement remercié.

J. VIALLET.

(1) « Le Monastère de Saint-Michel » — Prades, son histoire » — « Ria Sirach en Conflent » — « Confidences de fleurs des champs ».

Pourquoi?

Pourquoi écrire l'histoire de nos pittoresques villages puisque, dit-on, les peuples heureux n'ont pas d'histoire.

C'est que précisément ces villages, bien que d'un abord sympathique, accueillant, ne furent pas, ne sont pas forcément toujours heureux dans le sens d'euphorie voire de semi-béatitude ainsi que le pensent peut-être certains esprits superficiels ou mal informés.

L'histoire de nos villages est une longue suite de luttes, de rivalités, de souffrances, de misères et parfois de cruautés!

L'âme de nos villages, c'est l'âme toute simple de l'homme de la terre, émanation directe de l'homme des temps bibliques avec ses nécessités terre à terre, ses tares et cependant son inconsciente harmonie, reflet de la nature qui l'entoure et le forme, qui reste, qui est et qui sera toujours la source de toute vie.

Les cités les plus orgueilleuses, les plus somptueuses n'auront jamais l'atmosphère indéfinissable d'un crépuscule sylvestre, d'une aurore au sommet des monts parfumés de « mattes rouges » (2).

Voilà pourquoi à notre époque où tout est remis en question, où l'original à tout prix est à l'honneur il est peut-être bon, par opposition, de chanter encore l'éternelle beauté de cette nature si classique en ses renouveaux. De cette nature qui forme le cadre éternel de ces cellules humaines que sont nos humbles villages.

Or, Py est par excellence une de ces cellules aux appels mystérieux, aux sources vives dans les flancs déchirés de ses monts aux roches lourdes de fer ou blanches de marbre immaculé!

(2) Arbustes, herbes sauvages.

Situation

A l'ouest du massif du Canigou, une vallée parmi tant d'autres ouvre ses flancs vers le soleil levant et semble le saluer du murmure de ses ruisseaux d'argent surgissant des monts qui la dominent et lui font une austère et majestueuse couronne.

Voici, au sud de Py, le col de Mantet à 1761 mètres où l'on accède par la route départementale numéro 6, route en lacets impressionnants par Campeilles et la « Roque Rodone ».

A l'est, la « Collada de Botifarra » à 1571 mètres surplombe le ravin de Baréu et les Mollères d'où surgissent les eaux vives que vinrent rougir les pauvres restes des quatre-vingt-huit morts du D.C. 4 anglais dans la nuit du 3 au 4 juin 1967. Toujours à l'est, dominent les « Mattes Rouges » à 1745 mètres. Elles déversent leurs eaux dans le ravin de Tonnet d'où elles viennent grossir les eaux de la Rotja.

Sur le versant nord-nord-ouest, le pic « des trois étoiles » s'élève à 2099 m et le ravin de même nom vient mourir aux abords du village dans sa partie dite le Veinat qui est comme un petit faubourg de l'agglomération principale blottie à 1023 mètres d'altitude sur une sorte d'éperon dominé par le clocher de l'église Saint-Paul, jadis, lui-même sous la garde de l'antique château fort qui faisait face au loin à la tour de Goa et se trouvait ainsi relié à vue au système des tours à signaux du Conflent.

Le village de Py commence en fait au hameau dit « de la Farge », du nom de la forge disparue aux abords de la Rotja venant du pic de Costabonne à 2464 m d'altitude. Cette rivière fertilise les vallées de Py, de Sahorre et de Fuilla avant d'aller se jeter dans la Têt en amont de Villefranche-de-Conflent.

Superficie

La superficie totale de la commune de Py est de 4 986 hectares 90 ares 40 centiares ainsi répartis :

Terres	24 Ha	42 a	51 ca
Prés	71	93	51
Vergers	11	60	01
Bois (résineux)	1 425	69	92
Landes et rochers	3 448	95	33
Canaux	—	22	29
Jardins	1	31	82
Sols	2	44	46
Etat et Domaine	—	30	55
Totaux	4 986	90	40

La densité de la population n'est donc plus que de : 2,75 habitants au kilomètre carré !

Et pourtant cette vallée jouit d'un climat exceptionnel qui lui est tout à fait particulier. En effet, dans les Pyrénées-Orientales chaque vallée possède en fait un climat particulier, un micro-climat peut-on dire, qui dépend de l'exposition au soleil, pendant la période hivernale et de la protection des vents. Or Py est particulièrement privilégié pour tout cela, de plus, sa latitude méditerranéenne ne peut que renforcer ces heureuses influences. Bien que la pluviosité soit réduite, (700 à 800 mm d'eau annuellement) la vallée de Py bénéficie de conditions hygrométriques idéales qui permettent à toute une végétation de s'épanouir: pommiers, poiriers, peupliers, saules, bouleaux, frênes, prairies luxuriantes font de Py un nid de verdure. Dans un cadre sévère de sommets aux crêtes déchiquetées, sous la douceur d'un ciel idéalement bleu on trouve un contraste saisissant de grandeur et de charme.

Accès

Le village s'étire sur les bords de la route départementale n° 6, venant de Sahorre, au milieu des vergers de pommiers et de poiriers, dans les herbages odorants ou parmi les jardinets fleuris.

Cette route est en fait le seul moyen d'accès à ce village. Avant la route il n'y avait que des chemins de terre, sentiers ou sentes muletières et cependant sa population se suffisait si bien à elle-même qu'elle s'éleva à plus de six cents personnes au XIX^e siècle (667 en 1851).

Démographie

Cette population se maintint jusqu'à l'avènement des chemins de fer. La compagnie des Chemins de Fer du Midi avait en effet besoin de terrassiers pour la construction des voies ferrées et elle puisa largement dans la population agricole.

Enfin, au début du XX^e siècle, l'exploitation industrielle de l'électricité et du moteur à explosions précipitèrent encore comme partout l'exode rural.

Voici d'ailleurs l'évolution démographique depuis 1806 :

En 1806 Py comptait 547 habit.	En 1881	502 habit.
1836	1886	469
1841	1891	500
1846	1896	478
1851	1911	423
1856	1921	328
1861	1954	170
1866	1962	178
1872		531
1877		533

En 1968 137 personnes ainsi réparties : 118 au bourg
— 12 au Veinat — 7 à la Farge.

Le blason de Py

Malgré les recherches récentes et d'autres plus anciennes, on ne trouve aucune mention officielle concernant les armes de Py. Dans une revue défunte, les cahiers del Pesèbre, un sympathique auteur avait signalé un marbre anépigraphique du XIV^e siècle, portant un pin arraché, sur la façade de l'église de Villefranche de Conflent. Cette pierre, ajoutait l'érudit, pourrait bien représenter les armes de Py, mais rien, sauf la nature des choses, ne vint confirmer cette hypothèse.

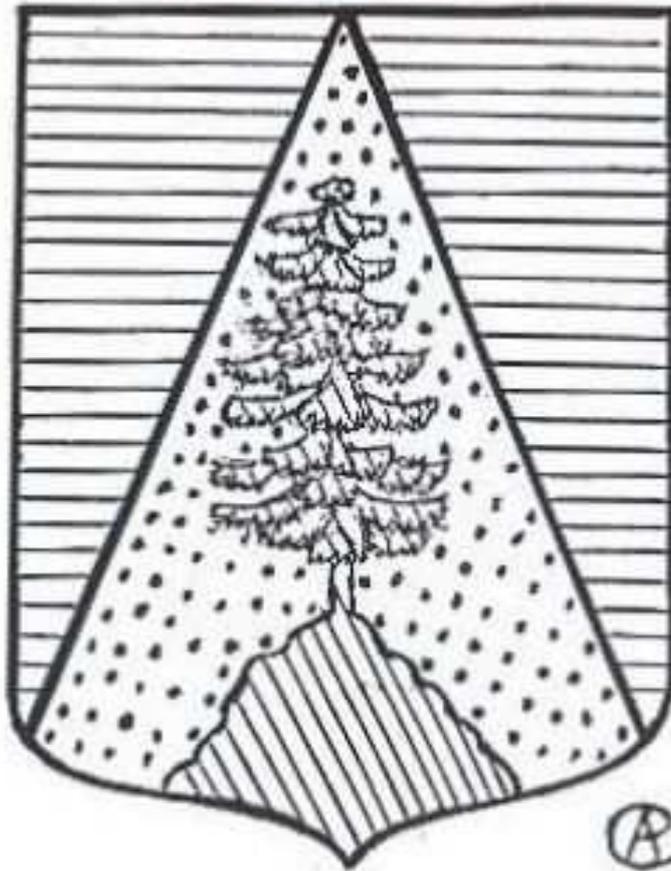
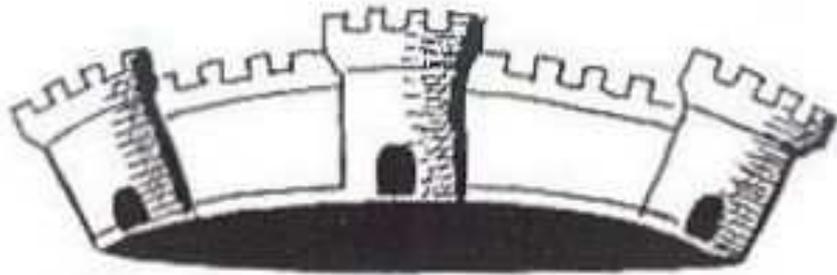
Cependant, le blason d'une localité, comme celui d'une seigneurie s'appuie toujours sur une réalité ou sur un fait marquant. Dans le premier cas les armes sont dites : parlantes ; dans le second on peut y voir la représentation ou le symbole d'une multitude de faits.

Or, la réalité de Py, qui devrait s'écrire Pi ainsi que le notait l'abbé Giralt, ancien curé de Fuilla, dans la revue *Ruscino* en 1925, est que les arbres résineux, c'est-à-dire en priorité les pins, couvrent les neuf dixièmes de la surface des forêts proprement dites de Py. Et cet arbre si sympathique aux qualités multiples, aux vertus curatives puissantes, d'une verdure perpétuelle si douce au regard est, par excellence, le vivant symbole de Py.

Nul blason ne convient mieux à ce village que cet arbre à la fois rustique et salubre exhalant un parfum vivifiant dans un décor agreste au sein de la montagne si belle, si majestueuse et pourtant si maternelle. Nous l'avons pensé ainsi et voilà pourquoi nous plaçons la présente monographie sous le signe du Pin en vert héraldique, c'est-à-dire : sinople, sur sa montagne de même, laquelle est bien dans le soleil d'or chapé d'azur !

Ce blason est d'ailleurs adopté par le Conseil Municipal de Py dans la devise suivante :

« D'or, au pin de sinople sur une montagne de même, chapé d'azur ».



Ⓐ
69

LES ARMES DE PY

L'HISTOIRE

Le village de Py ne fut, semble-t-il, à l'origine, qu'un hameau de quatre feux appartenant à un Sicur Pi de Cosprons, cela aux temps Carolingiens. Ce hameau dit la légende, fut d'abord construit près de la fontaine de St Paul mais victime de la peste, il fut abandonné et reconstruit sur les lieux actuels.

La première mention de ce village est du 11 mars 959, date à laquelle le Comte de Cerdagne et de Besalu se rendit acquéreur de l'alleu de Pi avec son église de St-Paul (3). Quelques années plus tard, le 25-02-966 (à la suite de quelle épreuve ou de quelle victoire ?) le même donna son acquisition à l'Abbaye de Comprodon et cette donation prit effet le 30 octobre 966, date de la mort du donateur.

En 968 le nom de Pi apparaît encore dans une confirmation de bien du Pape Jean XIII (4).

En 1017, le pape Benoît VIII confirma à son tour la possession de l'église de Pi à l'abbé de Camprodon. Puis en 1020, le Comte de Besalu qui restait suzerain des lieux fit remise des droits seigneuriaux dits « Mals usos » (Mauvais usages) à l'abbé de Camprodon, mais ce dernier abandonna lesdits usages en faveur de ses vassaux lesquels en profitèrent longtemps est-il ajouté (5).

La première date citée et reconnue par tous les auteurs est celle du 14 octobre 1022. Ce jour là eut lieu la dédicace ou consécration de l'église St-Paul de Pi.

Cette consécration fut effectuée par un très jeune archevêque de Narbonne qui n'était autre que Guifred, fils du Comte

(3) M. l'abbé Giralt, curé de Fuilla (Ruscino, 1925).

(4) M. l'abbé Caze, Cartulaire de Conflent — Conflent n° 42, 1967.

(5) Ces mauvais usages étaient comme on le sait des droits abusifs pris sur le peuple souvent contre la Morale et la Justice.

de Conflent et de Cerdagne (6). Ce jeune archevêque de vingt et un ans avait d'ailleurs consacré la même année l'église St-Pierre de Rodès (7).

On profita, semble-t-il, de cette consécration pour fixer les limites de Py : « Le col de Vernet à l'orient — la source du Teg au midi — le col de Mantet à l'occident et la montagne de « Grunn » (Trois Etoiles) au nord ».

Nous ne trouvons aucune autre citation de Py au cours du onzième siècle. En 1126, Raymond, Comte de Besalu (il s'agit de Raymond Béranger III) cède ses droits de seigneurie et tout ce qu'il possède à Py, à l'exception des forges, à Pierre d'Avalré et à son fils Gausbert. En 1180, nous voyons un négociant de Villefranche, nommé Bonnet, abandonner pourtant ces mêmes forges à l'abbé de Camprodon. Ledit négociant tenait les forges de la faveur royale d'Alphonse II, comte-roi d'Aragon.

Ce fut quelques années plus tard, le 26 avril 1194 que ce même prince donna à l'abbé de Camprodon la permission de construire une forteresse à Py.

(6) Le jeune Guilfred reçut la charge d'Archevêque à l'âge de 15 ans (c'est-à-dire en 1016) suivant un usage de l'époque qui voulait que les charges ecclésiastiques fussent réparties entre les fils de la noblesse locale. Ces derniers recevaient une éducation spéciale à cet effet et certains même, parfois, avaient la foi...

(7) Pierre Ponsich « Etudes Roussillonnaises », 1951, page 295.

LE CHATEAU DE PY

Pour la construction de ce château fort, l'abbé de Camprodon, Dom Guido, céda aux frères Arnaud et Guillaume de Py (le premier bayle, le deuxième chapelain) une pièce de terre sur le monticule dit « La Colomina » au nord-est de l'église. Il fut convenu qu'ils devraient tenir en fief, cette forteresse pour les abbés successifs de Camprodon. (8).

En plus des émoluments de la baylie, les vasseaux devaient obtenir la moitié des censives levées sur les maisons qui seraient construites autour du château.

Le château fort fut donc construit à la fin du XII^e siècle et sa durée fut assez courte pour un immeuble de cette sorte, puisque des 1333 un autre abbé de Camprodon donna à nouveau une permission, celle de réédifier le château. Nous ne trouvons aucun document quant à la destruction de l'édifice primitif dont la durée fut ainsi de moins de cent quarante ans. Cette permission de réédifier fut donnée à Bernard Guilhem. Hélas, ce dernier ne profita pas longtemps du Château reconstruit puisque, partisan du Roi de Majorque contre le Roi d'Aragon, il perdit la vie en cette aventure, vers 1344. Sa veuve vendit ses droits sur le Château et la Baylie, en 1378, à Bérenger d'Oms. En 1381, ce dernier obtint de l'Infant Jean, en franc-alleu la Justice et la Juridiction militaire du Château de Py ainsi que des châteaux de Mantet, Torrent et autres lieux.

Quelques années plus tard, en 1389, on trouve la première mention de la tour de Goa qui permettait de relier à vue les châteaux de Py, de Fuilla, de Torrent et d'Eus ; les tours de Llar, de Gasrils, etc. (9). Cette tour est placée au point culminant d'une longue crête aux pentes rocheuses entre les vallées de Py et de Vernet.

La famille d'Oms, nous le verrons, eut longtemps la seigneurie des terres et de la vallée de Py mais le château de Py fut à nouveau démoli sur ordre de Louis XI vers 1480

(8) Abbé Giralt — Ruscino 1925.

(9) Annie de Pons (Les tours à signaux du Conflent). Etudes Roussillonnaises 1951.

MAIS REVENONS A L'HISTOIRE DE PY

Tandis qu'Arnaud de Py, dès 1194, s'occupait de la construction puis de l'administration du château, son frère Guillaume s'occupait de l'avenir de la famille. Il obtint ainsi de l'abbé de Camprodon une place monacale à perpétuité pour les fils de la baronnie de Py tant qu'ils resteraient feudataires de l'Abbaye. On trouve de ce fait un Michel de Py, camérier de Camprodon en 1267. Mais nous voyons aussi un autre descendant d'Arnaud de Py, vendre ses droits et sa part du domaine familial en 1258. Il conservait cependant « l'arrière dime » et le privilège des moulins de Py.

Le chevalier Bernard Guilhem que nous avons vu obtenir la permission de réédifier le château en 1333 avait fait l'acquisition du baillage et de la juridiction militaire de Py en 1322.

La famille d'Oms, maîtresse des lieux de 1378 à 1558 eut une descendance remarquable, on trouve en 1424 un Béranger VI d'Oms, seigneur des châteaux d'Oms, de Tellet, la Clusa et Montesquieu en Vallespir. En 1538, un autre Béranger d'Oms est général dans l'armée de Charles V (Charles Quint). Il est au surplus seigneur de la Salanque et de Clara. Cette même famille eut également des possessions en Languedoc et nous retrouvons encore au XVIII^e siècle une fille d'Oms moniale dans un monastère de Bénédictines à la Vaudieu, diocèse de St-Flour en Auvergne.

Les armes de cette religieuse étaient : « Sur champs d'azur, trois pals d'or surmontés d'un lion passant d'argent, armé et lampassé de gueules ».

On sait que le XV^e siècle fut mouvementé en Conflent et nous avons vu comment la lutte entre Jean II d'Aragon et Louis XI eut pour conséquence la destruction du château de Py, vers 1480.

Le XVI^e siècle se passa dans la confusion ; des bandes mercenaires pillardes semèrent la panique dans tout le Conflent. On note cependant le testament de Béranger d'Oms qui en 1556 partagea ses biens entre ses fils Béranger et Antoine et ce der-

nier devint ainsi propriétaire de la farge del mitg de Py.

Le XVII^e siècle commença par une heureuse décision en faveur des habitants de Py ; l'abbé de Camprodon, Jérôme de Tort céda à la communauté de Py les revenus qu'il pouvait tirer des banalités, c'est-à-dire des biens communaux de sa Seigneurie : l'auberge, la boucherie, la boulangerie ne gardant de tout cela qu'une censive annuelle de 10 sols pour l'église de Py. A la suite de cette décision nous voyons apparaître une communauté laïque et les abbés successifs confirmèrent ces dispositions, en particulier : Dom Philippe Jordi 1610, et Dom François Llordat 1621. — Ces abbés, par la suite, consentirent d'autres libéralités en faveur de ladite communauté et ces libéralités furent reconnues par les Consuls Jacques Santgerma et Jacques Respaut (11-6-1681). Il s'agissait de terres et propriétés désignées sous le nom de Baixano et Devèse ainsi que certains droits de passage sur une grande partie du territoire de Py .

En cette même année 1681, un nouvel abbé Dom Benoit de Rocaberté fit procéder au renouvellement des reconnaissances féodales. Les habitants furent soumis à la Juridiction d'un nouveau bayle, Dominique Laforge et la dime fut prélevée sur tous les fruits et récoltes : laine, lin, légumes, viandes et fromages. Il était de plus entendu que les prémices de la dime seraient réservées, suivant l'usage au recteur de Py.

Certaines censives se payaient en argent. C'est ainsi qu'un habitant de Py pouvait payer à la fois pour un « casal » (immeuble) et un champ de dix journaux (environ 50 a) :

- a) 10 sols au propriétaire ;
- b) la dime au seigneur ;
- c) les prémices au curé.

Les redevances pour le moulin à farine et ses dépendances « au bord du chemin de la Rotja » étaient de deux livres (1).

Le dix-huitième siècle était là, une certaine évolution se préparait : la Baylie passait à des roturiers. On trouve un Martin Calvet en 1716. Il avait acquis les droits de la Baylie de M. de Boisambert et il légua, à son tour, ces droits, par testament, à Jacques Pacull qui put se dire lui aussi « Batlle del criminal ». La Révolution était là.

LA POPULATION AU COURS DES AGES

Il est bien évident que dans les premiers siècles de son histoire la population de Py eut surtout le privilège des « corvées ». Les pauvres gens devaient arracher à la terre non seulement leur subsistance mais encore celle de leur seigneur et maître.

Pourtant, dès le XIV^e siècle, vers 1320, nous voyons cette vaillante population acquérir la montagne et l'administrer en commun ce qui dénote déjà en grand progrès dans l'évolution sociale. Cette évolution ne peut s'expliquer que par le fait de l'enseignement du Christianisme, qu'on le veuille ou non.

Mais cette population agricole éprouva tout de suite le besoin de former des corps de métiers. Les forgerons furent semble-t-il, les premiers avec les meuniers et les charpentiers. La présence à proximité du minerai de fer fut à l'origine des forges catalanes qui à leur tour eurent besoin de forgerons nouveaux. Bref, la vie s'organisa si bien que, nous l'avons vu, le chiffre de la population s'éleva progressivement jusqu'au XIX^e siècle. Fut-elle plus malheureuse que celle, bien réduite, qui subsiste de nos jours ?

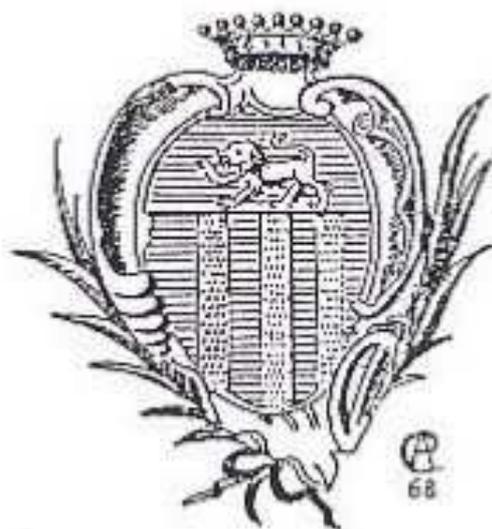
Ce n'est pas prouvé.

Certes, si nous examinons les conditions de vie à la lumière des enseignements de nos jours, cette population était misérable. Mais le savait-elle ? Près des feux de bois lumineux que de chansons dont certaines sont venues jusqu'à nous. Que de joyeuses veillées, de gaieté dans les réunions communautaires d'alors. Que d'humbles richesses aussi dans la vie champêtre semi-patriarcale. Que de romans d'amour malgré les « maïs usos » !

De nos jours, en dehors de la saison estivale, on ne trouve que deux habitants sur un million de mètres carrés ! (c'est-à-dire un km²).

Le désert de nos campagnes est un fait. Et chaque retour du temps des vacances rappelle aux paysans qu'ils sont des

« sous-développés » puisque, sauf rares exceptions, les paysans ne prennent pas de vacances. Mais que réserve l'avenir ? Les derniers occupants de nos villages, ceux qui restent près des sources seront peut-être les seuls survivants de l'humanité en cas de cataclysme nucléaire. Seront-ils les pionniers d'un monde futur ?



LA FONTAINE DE SAINT-PAUL

Il s'agit d'une fontaine vaclusienne, c'est-à-dire de la résurgence d'une rivière souterraine, de même d'ailleurs que la « Font d'en Marty » au débit plus important dans la vallée de « la Farge ».

Toutefois, la « Font de San Pau » fait partie de ces fontaines sacrées qui virent, au cours des âges, les « aplech », les défilés de pèlerins, les fêtes populaires. Elle fut le témoin de la vie de Py depuis les temps les plus reculés et c'est un peu de l'âme du village qui vient naître et mourir dans la vallée bénigne.

LES FORGES DE PY

Ces forges remontent aux premiers siècles de l'histoire du Py puisqu'elles furent mentionnées dès 1126. Or, il ne subsiste à Py, aucune trace de mine de fer. Il faut donc admettre que les forges furent alimentées par du minerai provenant de Sahorre ou de quelque gisement à ciel ouvert aujourd'hui disparu. Ledit minerai subissait, en tout cas, un premier traitement dans les forêts de Py où l'on trouve encore de nombreuses traces de cette opération dite de « grillage ». Il s'agissait de placer le minerai en couches successives alternées avec d'épaisses couches de bois les unes au-dessus des autres. Les rondins de bois étaient disposés de telle façon qu'ils permettaient l'écoulement du minerai en fusion vers la partie inférieure de ce four rudimentaire, d'où la présence de scories et de cendres dans le métal ainsi obtenu et par voie de conséquence, la nécessité des « martinets » des forges catalanes.

Ces « martinets » étaient des marteaux à bascules actionnés par l'eau grâce à une roue à cames, d'où l'implantation des forges catalanes près des cours d'eau. Sous l'action de ces martinets, le métal sortant des chaufferies des forges était débarrassé de ses impuretés et devenait ainsi du fer ou de l'acier de qualité.

Evidemment, ce mode de fabrication du fer et de l'acier était très pénible puisqu'il fallait d'abord transporter le minerai de la mine à la forêt puis, à nouveau, de la forêt aux forges et tout cela à dos d'hommes ou de mulets. Si bien que de nos jours, cela paraît invraisemblable ; il faut se rappeler pourtant que la route n'existait pas et que les forêts de Py se trouvaient sur le chemin de l'Espagne où s'en allait une bonne partie du métal, en particulier celle destinée à l'Abbé de Camprodon pour le paiement des dîmes et autres redevances dues au Seigneur.

Mais le mode de transport archaïque provoqua des abus. Pour augmenter leurs bénéfices, les transporteurs chargèrent les bêtes et les hommes à outrance et les autorités royales, justement alertées, durent prendre des ordonnances pour réglemen-

ter le transport. C'est ainsi qu'en 1329 la charge d'un mulet fut limitée à trois quintaux, soit 126 kg (on sait que le quintal valait environ 42 kg). On ne parle pas de la charge de l'homme, lequel ayant plaidé sans doute la cause du mulet s'oublia lui-même, ou fut oublié, s'il en est ainsi, des âmes de martyrs sont devant l'Eternel.

En 1529, il y avait deux forges à Py : la Farga del mitg de Py et la Farga d'avall, et de plus, on avait constitué un dépôt pour le minerai provenant de Mantet et destiné aux forges de Villefranche, il s'agissait en somme d'un relais pour le transport. L'exploitation du minerai de fer et l'utilisation des forges catalanes se poursuivirent pendant les XVII^e et XVIII^e siècles dans les mêmes conditions c'est-à-dire avec beaucoup de difficultés pour un faible rendement. Le XIX^e siècle devait voir une amélioration des moyens de production avec l'organisation du réseau routier et la découverte de la vapeur. Dès 1816, un descendant par les femmes des seigneurs de Sahorre : Jean Bernadac, maître de forges, obtint par ordonnance royale la permission d'exploiter les forges de Sahorre mais il rencontra des difficultés avec la municipalité de cette commune et vint s'installer à Ria en 1823. Ce fut le prélude à l'établissement des Hauts Fourneaux de Ria. L'industrialisation commençait, les forges catalanes allaient mourir et le minerai dormir au sein de la montagne...

LES MOULINS DE PY

Nous connaissons peu de chose de ces moulins sauf qu'ils furent mentionnés dès 1268, date à laquelle un Arnaud de Py vendait ses droits familiaux mais se réservait le privilège des moulins de Py.

En 1776, ils appartenaient à un sieur Satgé, Jean Cyr. Les deux moulins furent emportés par les eaux de la Rotja en 1777. Reconstitués, ils furent revendus et leur fermage était de cinq cents francs l'an et de vingt-quatre « charges » de blé.

En l'an 5 de la République (1798) ils furent encore revendus pour 5 500 F. Vers la fin de XIX^e siècle l'un de ces moulins fut pourvu d'une scie à bois.

Les deux moulins fonctionnèrent jusqu'en 1914. La grande guerre de 1914-1918 leur fut fatale et leur fermeture précipita encore l'exode rural en enlevant à la population la possibilité de fabriquer elle-même le pain familial, fabrication qui permettait tant de savoureuses recettes, de bons repas cuits au four !

Adieu le vivant tic-tac, la bonne odeur de farine fraîche !

Dans toute la France méridionale, de l'Auvergne à la Provence, de la Provence au Languedoc et du Languedoc au Roussillon, le silence des moulins fut bel et bien un silence de mort pour de nombreux villages obligés désormais de livrer leur blé à un office tentaculaire et jaloux de son monopole. Ce fut la fin d'un artisanat particulier permettant la fabrication locale des huiles : de noix, d'olives, de colza, etc., le foulage de certaines graines ou plantes à fibres, exemple : trèfle sarrasin, chanvre, etc. Enfin, ces moulins ayant animé, nous l'avons vu, les forges catalanes, se transformèrent souvent en scieries à la fin du siècle dernier ; ils permirent ainsi la fabrication de planches et de bois de charpentes tout en débitant le bois de chauffage. Le moulin était l'usine du village, rien ne l'a remplacé !... Et nous poserons simplement cette question :

Le mythe de la production rurale industrialisée à tout prix, jetant les ruraux hors de chez eux pour en faire des chômeurs dans les cités brumeuses vaut-il mieux que la résurrection organisée d'un artisanat rural ?

Ne suffirait-il pas, pour commencer, de permettre aux moulins particuliers de revivre en rendant la liberté au commerce du blé ? Vu qu'il y a surproduction de ce blé qu'il faut scandaleusement dénaturer !

Cela permettrait du même coup de ressusciter certaines productions alimentaires artisanales : élevage familial de qualité, pain complet, galettes, pâtisserie locale, etc. Ce serait un attrait de plus pour les vacanciers, pouvant trouver ainsi des produits naturels oubliés mais sains et savoureux. Les moulins permettraient aussi de transformer certaines productions fruitières en excédant : pâtes de fruits de pommes, de poires par exemple, ce qui serait mieux que de polluer nos ravins par les pourritures de toutes sortes !

LE MARBRE BLANC DE PY

Il existe au nord-ouest de Py un gisement de très beau marbre blanc d'une superficie d'environ 16 hectares. Il se trouve à une demi-heure de marche du village par le chemin dit de « la Gabatroune ».

Exploitée seulement depuis 1958, la carrière était connue depuis longtemps puisque dès 1748, le géographe Malte Brun la signalait dans « La France Illustrée » et la même année, dans le « Guide Historique pittoresque » Pierre Vidal écrivait : « Tout près du village de Py, on pourrait exploiter des carrières d'un marbre tout à fait remarquable, mais le manque de moyens d'accès empêche l'exploitation ».

Toujours en cette même année 1748, (sans doute en écho à la découverte de Malte Brun) le Viguier-du-Conflent sur la demande du Comte d'Albret et sur l'ordre du Maréchal de Noailles se rendit sur les lieux, il parla lui aussi du gisement en termes élogieux. Et fit procéder à l'analyse ; le résultat fut le suivant : « Marbre blanc à fond ivoire très fin équivalent aux très beaux marbres d'Italie. Très supérieur comme grain et couleur à la Preste et St-Béat. Un des rares marbres blancs français pouvant se comparer au marbre blanc d'Italie ».

Cependant la carrière ne fut pas exploitée.

En juin 1934, un grand géologue minéralogiste, M. Victor Charrin écrivait sous le titre Le Blanc de Py : « le village de Py se trouve à l'extrémité ouest d'un îlot de terrains primaires perdus au milieu de gneiss et des micaschistes. Les bancs de calcaire y sont importants, c'est certainement un des plus beaux marbres qu'on ait jamais rencontrés ».

Cependant, pour des besoins locaux, il fut prélevé jadis de belles pierres qui furent utilisées en particulier pour le portail de l'église de Sahorre, le pavé de l'église de Py, le tombeau du Comte Guifred, fondateur de l'abbaye de St-Martin du Canigou, la porte de l'église de Corneilla, etc.

La belle conservation de ces œuvres dont certaines sont millénaires prouve la qualité de ce marbre.

En 1938, un géologue hollandais écrivait après étude : « Marbre d'un blanc éclatant en grande quantité. Je suis enthousiasmé par ma découverte... Je n'ai qu'un regret : ne pas avoir les moyens personnels d'exploitation ».

Enfin, depuis 1958 la carrière est exploitée par une Société Anonyme dite : Le Marbre de Py. Un tronçon de route de 1 km 500 a été créé à partir de la route de Casteil au Col du Jou et le marbre peut être évacué facilement par camion jusqu'à la gare de Villefranche ou la route N16 n° 116.

RICHESSSE DU GISEMENT

Ce gisement apparaît sur deux kilomètres environ avec des épaisseurs variant entre deux et quatre mètres, il est divisé en deux branches se réunissant en un pic du plus bel effet.

Sa profondeur peut être évaluée à cent mètres minimum et les spécialistes voient là deux millions de mètres cubes soit cinq millions de tonnes.

Il peut s'adapter, disent-ils encore, à tous les travaux de sculpture, d'architecture et d'ornementation.

Souhaitons-lui toute la notoriété qu'il mérite.

LA CATASTROPHE DU DC-4

Le 3 juin 1967, vers 23 heures, la population de Py entendit soudain le vrombissement énorme d'un appareil géant volant à basse altitude. Soudain, une terrible explosion se produisit.

Le Maire, M. Pideil, sa secrétaire de mairie, Mlle Calvet et toute la population se précipitèrent dans les rues du village éclairées déjà par les lueurs sinistres de l'incendie de l'avion.

L'infortuné DC-4 avait heurté la crête de la montagne au lieu-dit « Sautailles » et s'était désintégré dans le ravin de Cirerens où coule le ruisseau du même nom.

Quatre-vingt-huit personnes étaient à bord et sous l'effet de l'explosion en vol les pauvres corps furent dispersés dans le vide et s'éparpillèrent, déchiquetés, sur tout le flanc du ravin ! La carcasse de l'avion acheva de brûler au fond du ravin et les corps qui restaient encore furent carbonisés !

Immédiatement, M. Pideil alerta les autorités, et les secours ne tardèrent point. Hélas ! il ne restait plus qu'à recueillir les pauvres restes (tâche bien pénible) et à les grouper pour les ramener en Angleterre d'où ils venaient tous.

L'avion appartenait à la Cie Air-Ferry-Limited.

Selon le rapport d'enquête du Ministère Français des Transports, publié en décembre 1968 par le Board of Trade Britannique, l'équipage se trouvait intoxiqué par des émanations d'oxyde de carbone dégagées par un système défectueux de chauffage ; dans les minutes qui précédèrent l'accident, les réflexes du pilote furent amoindris, son jugement faussé. Lorsque la montagne surgit devant lui, le pilote essaya de l'éviter (dit toujours le rapport mais trop tard, et... l'aile gauche heurta l'éperon rocheux !...

MAISON D'ENFANTS "LES ISARDS"

Ce fut en raison de ce cadre exceptionnel et de la salubrité des lieux qu'une maison d'enfants fut fondée à Py ; propriété de l'administration de l'Aide Sociale de Perpignan, elle prit la suite d'une fondation antérieure par le même organisme. Il s'agissait primitivement de permettre à de jeunes mamans et à leurs nourrissons de faire une cure de deux mois en été à Py ; mais il s'avéra bientôt qu'il serait plus rentable et plus efficace d'utiliser les locaux pendant toute l'année et c'est ainsi qu'en 1960, fut fondée la maison actuelle.

L'institution reçoit des enfants de six à treize ans. Elle est administrée et contrôlée par un comité de gestion qui comprend avec M. le Député-Maire de Perpignan et la Commission administrative du Bureau d'Aide Sociale, M. le Directeur de la Population et de l'Action Sociale des Pyrénées-Orientales et M. l'Inspecteur d'Académie.

Elle présente donc toutes les garanties souhaitables pour les familles obligées de se séparer d'un enfant fatigué soit par suite d'un climat défavorable, soit à la suite d'une intervention chirurgicale ou d'une maladie affaiblissante.

Son directeur en exercice en 1968 est M. Jean Rabat dont l'épouse est l'institutrice de l'Etablissement.

Le caractère familial de cette maison est tout à fait particulier ; en raison de son importance, elle ne dispose que de quatre dortoirs de dix lits, et surtout de la spécialisation d'un personnel qui a su créer un climat de sécurité et de confiance qui rend secondaires les problèmes affectifs de la séparation familiale.

La surveillance médicale est constante et les visites sont effectuées deux fois par semaine par le Docteur Goujon de Prades. De plus, la scolarité est assurée par les maîtres également spécialisés et les études particulières à chaque enfant se poursuivent normalement.

La maison d'enfants assure encore le remboursement des frais de transport depuis Villefranche-de-Conflent ou Vernet-les-Bains, points terminaux de la S.N.C.F. et des transports départementaux.

DEUXIÈME PARTIE

Etude architecturale :

a) *L'œuvre de style pré-roman ;*

b) *L'œuvre de style roman.*

1) *Eglise inférieure :*

- partie antérieure
- partie moyenne
- partie postérieure

2) *Le Clocher :*

- partie inférieure
- partie moyenne

3) *Partie méridionale antérieure de l'église supérieure.*

4) *Partie méridionale postérieure de l'église supérieure.*

Les différentes étapes de construction :

a) *étape pré-romane*

b) *étape romane : XI^e s.*

c) *étape romane : XII^e s.*

d) *XVII^e et XVIII^e siècles.*

Les apports sculpturaux de l'époque romane.

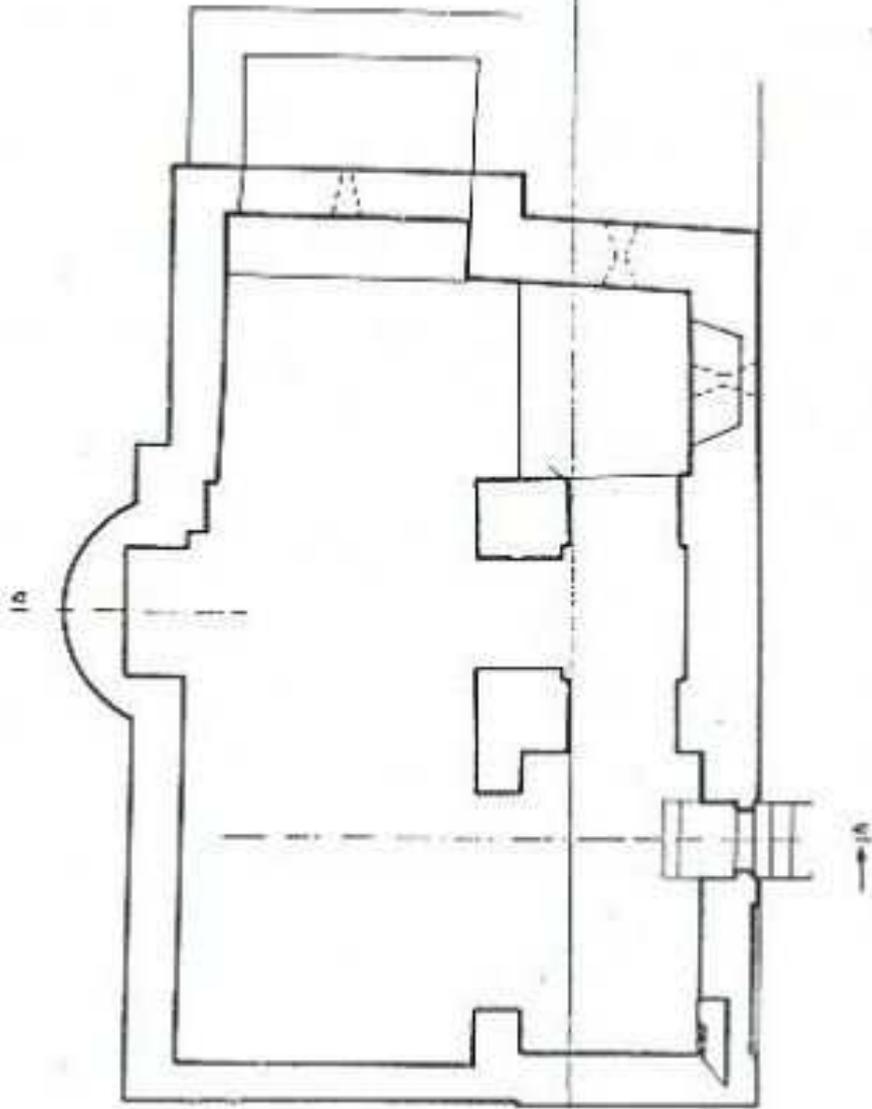
Les fers forgés du Moyen âge et du XVI^e s.

L'EGLISE SAINT-PAUL DE PY

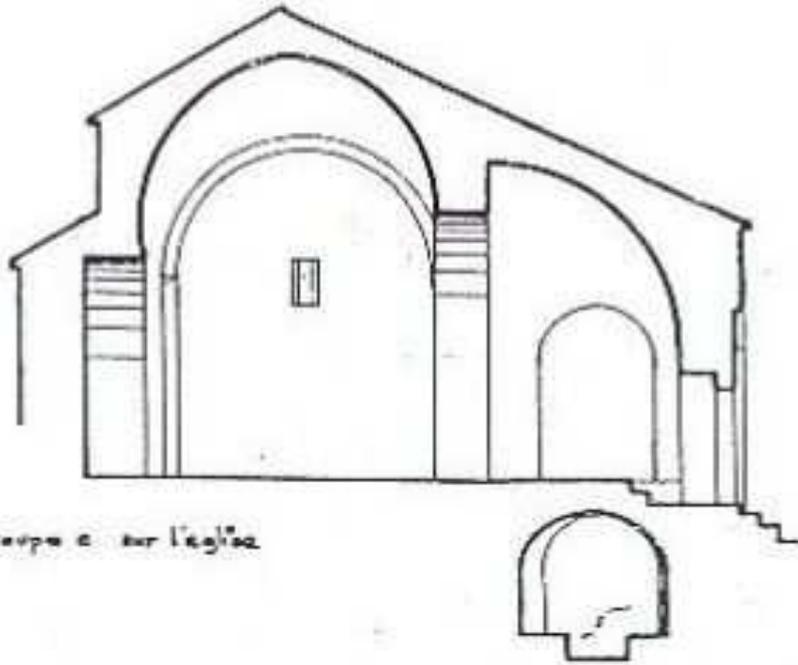
L'Eglise Saint-Paul, détachée des premières maisons qui s'agrippent au versant du coteau sur lequel elle s'élève, domine le village de Py au nord. Bien que son orientation se devine vers l'est, on recherche en vain du regard l'abside. Apparaissant comme une construction mal définie, son caractère architectural échappe au premier abord. Sous les crépis, plusieurs fois répétés, et sous les badigeons successifs, il faut démasquer les assises de pierres liées par le mortier pour retrouver les premières constructions, celles des X^e et XI^e siècles.

Notre étude, si elle s'inspire des mentions historiques, sera principalement guidée par l'analyse rigoureuse et logique de la construction. Maintes fois nous sommes revenus sur place reconsidérer dans le détail les différents éléments des « Eglises de Py », retrouver les transformations faites au cours des siècles pour dresser un plan d'ensemble aussi proche du réel. Toutefois, que le lecteur nous pardonne si nous n'avons pas atteint la vérité ; le but de tout archéologue étant de la rechercher.

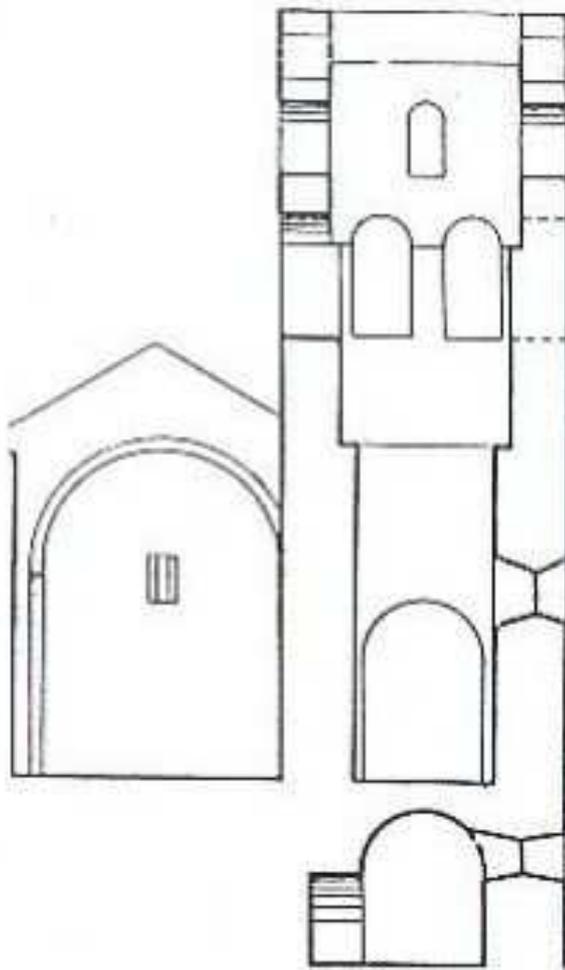
Epoque romane XI^{ème} siècle Ø



Epoque romaine III^{ème} siècle

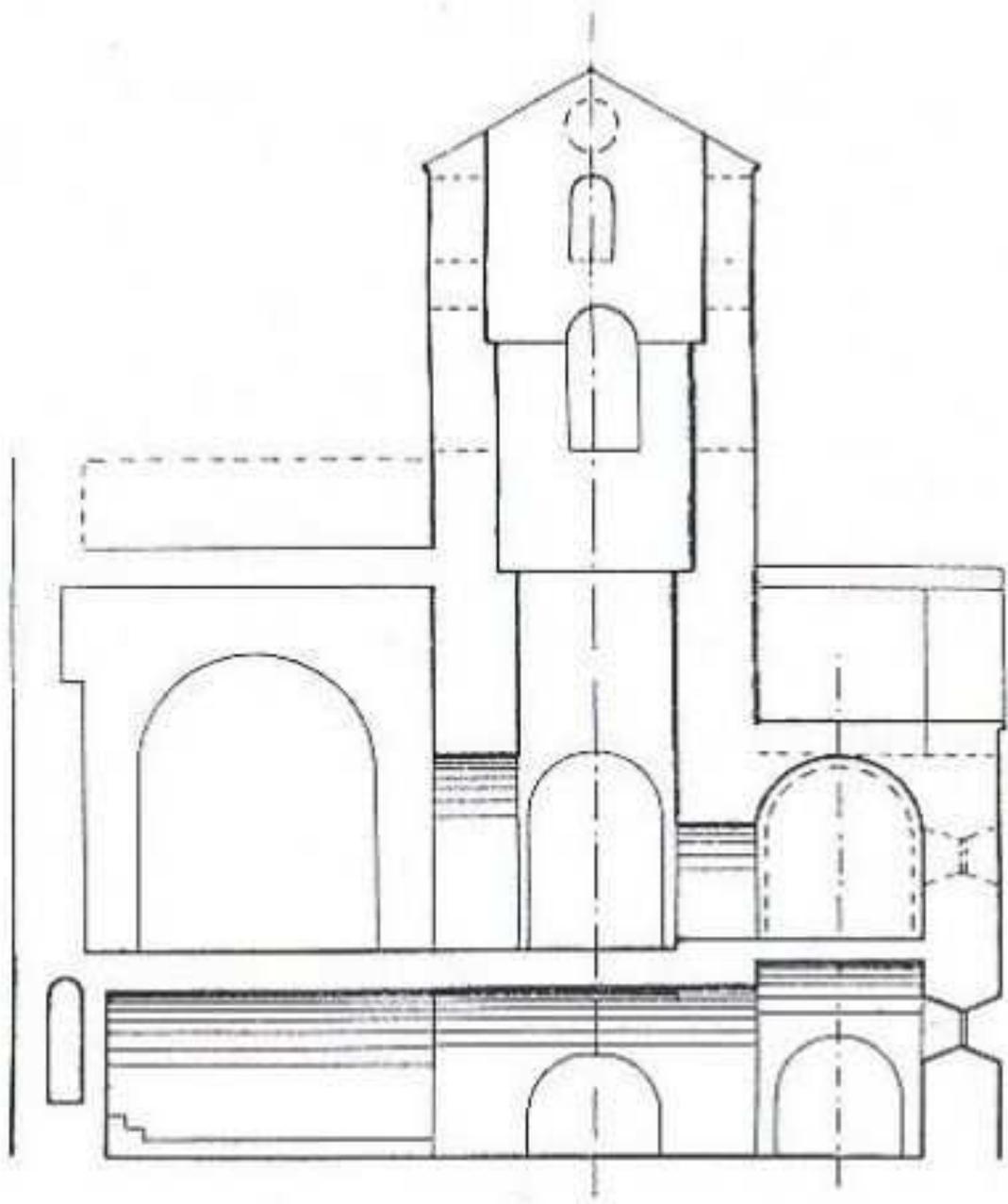


coupe e sur l'eglise



Rajout du clocher au XVIII^{ème} siècle.

Py coupe générale



Ech: 1/100

A. — MENTIONS HISTORIQUES :

959 : Le Comte de Cerdagne et de Bésalu acquiert l'alleu de Py et son église Saint-Paul (Abbé Giralt Ruscino 1925).

966 : Le 30 octobre, l'Abbaye de Camprodon prend possession de Py qu'elle détient en 968 et 1017 (Abbé Cazes, *Revue Conflent*, 1967, n° 42).

1022 : Le 14 octobre, consécration de l'église Saint-Paul de Py par Guifred, Archevêque de Narbonne, fils du Comte du Conflent et de Cerdagne. (P. Ponsich, *Etudes Roussillonnaises*, 1951, p. 295).

1668 : Le 22 juin, création de la confrérie du Rosaire (Abbé Giralt Ruscino, 2^e scm. p. 117).

1732 : D'après les Registres de la Paroisse, (aujourd'hui disparus) dépenses de 176 et 92 livres pour faire le rétable de Saint-Paul. Le même abbé écrit « on vendit à cette occasion pour le montant de 121 livres le plomb tiré de la toiture de l'église ».

B. — ETUDE ARCHITECTURALE :

— L'œuvre comprend deux parties : l'une supérieure, l'autre inférieure. Mais cette distinction, qui s'adresse à une différence de niveau, ne correspond pas à une différence de construction. Autrement dit, l'église la plus ancienne ne se situe pas forcément plus bas. Bien au contraire, l'étude des éléments architecturaux permet d'établir avec certitude que l'église inférieure constitue la base d'une construction dont le pivot est réalisé par le clocher élevé à la même époque et selon un plan bien déterminé. Il importe alors de démontrer si à l'étage supérieur existait une construction primitive à laquelle fut adossée l'œuvre du XI^e siècle.

— Pour mieux différencier les constructions successives de l'église de Py, nous avons préféré les rattacher à un style beaucoup plus qu'à une date déterminée par des textes relativement succincts ; ainsi l'erreur de jugement s'en trouvera diminuée.

n) L'œuvre de style pré-roman :

— Partie septentrionale de l'église supérieure : Abside et Nef.

Après avoir franchi le bas-côté méridional de l'église supérieure et passé sous le grand arc qui le délimite, l'œil, du fond de la nef, découvre une abside prolongée, à l'extrémité de laquelle se dresse l'autel.

Cette abside, à chevet plat et voûtée plein cintre telle qu'elle apparaît aujourd'hui, comprend deux parties délimitées par un débordement du mur nord en son tiers antérieur, ressaut qui n'a pas son pendant sur le mur sud.

La partie distale de cette abside constitue le prolongement vers l'est de l'abside primitive et correspond à l'œuvre d'agrandissement de l'église faite au XVIII^e siècle.

La partie proximale qui était limitée par un chevet plat constitue l'abside primitive dont la voûte plein cintre retombe au nord sur un mur et au sud sur un arc plein cintre.

Entre l'abside et la nef se situe l'arc triomphal plein cintre reposant sur une pierre en saillie, non sculptée, grossièrement taillée et supportée par un pied droit nettement délimité au nord et comblé par le mortier au sud. Cet arc triomphal décroche du plan de l'abside vers l'extérieur sur une largeur de 90 cm. Ce décrochement, nettement visible sur le côté nord, ne se retrouve qu'à partir du sommier de l'arc sur le côté sud.

La nef, après un décrochement de 18 cm sur le plan de l'arc triomphal côté nord, s'étend sur une longueur de 10 m pour une hauteur de voûte de 7,90 m.

Près de l'arc triomphal, le mur nord de la nef abrite dans ses parois la chapelle du Rosaire dont l'arc est brisé, tandis que le mur sud est ouvert par deux arcs plein cintre, l'un face à la chapelle nord, l'autre plus en arrière, plus large, et plus haut servant de passage entre la nef et le bas-côté.

La voûte de la nef est grossièrement plein cintre. Plus haute que l'arc triomphal d'une vingtaine de centimètres, elle retombe

en porte-à-faux sur les murs latéraux en ébauchant un arc outrepassé de quelque 20 cm.

A ce niveau correspond extérieurement, sur le mur nord de la nef, à une hauteur de 4 m du sol, un décrochement d'une vingtaine de centimètres qui indique une reprise de construction dans l'élévation de ce mur et la naissance de la voûte dressée postérieurement au mur.

Après de telles constatations, il résulte que l'œuvre pré-romane a été remaniée dans son abside par la suppression du chevet et l'ouverture d'un arc latéral sud ; dans sa nef, par la création d'une chapelle nord et la transformation de son mur sud, enfin, dans sa couverture, par la confection d'une voûte.

b) L'œuvre de style roman :

(Église inférieure, clocher, parties méridionales antérieure et postérieure de l'église supérieure).

1) L'église inférieure :

Par-delà les siècles, l'église inférieure nous est parvenue quasi intacte et telle qu'elle fut construite au début du XI^e siècle. Si l'on excepte le comblement de la baie médiane du chevet et l'agrandissement de la baie latérale rien d'autre n'a subi l'œuvre du temps ni de l'homme.

C'est une construction romane type, sobre, robuste, régulière, faite de moellons, liés au mortier pour dresser un mur, confectionner des arcs ou une voûte. Son architecture est bien définie, son plan bien précis et sa fonction bien déterminée. C'est sur elle que repose la partie méridionale de l'église supérieure et c'est à partir d'elle que le clocher prend ses fondations.

Dans sa forme rectangulaire allongée d'est en ouest, elle comprend trois parties distinctes :

— La partie antérieure ou abside est voûtée plein cintre à une hauteur de 3,20 m. Cette voûte prend naissance sur le mur sud à une hauteur de 2,35 m, et retombe au nord sur un arc latéral plein cintre orienté est-ouest. Cet arc dont l'ouverture

et la hauteur ont une équivalence de 2 m. apparaît d'autant plus massif que sa largeur atteint 1 m. Sa face nord comblée par des assises de pierres indique qu'il fut apposé au mur qu'elles constituent et qui a pour fonction d'assurer les fondations du mur sud de l'abside de l'église primitive.

La forme de l'abside de l'église inférieure se réduit presque à un carré dont les côtés est et ouest ont mêmes dimensions (2,73 m.) et les côtés nord et sud 3,65 m.

Deux baies à double ébrasement l'éclairaient. L'une se situe sur le chevet, à sa partie médiane, à une hauteur de 1,55 m du sol. Son arc plein cintre lui donne une hauteur de 1,15 m pour une largeur de 0,45 m. Elle est aujourd'hui comblée. L'autre, de forme identique s'ouvrait sur le mur sud, légèrement plus bas et déportée vers l'ouest. Elle fut presque totalement détruite lorsqu'on ouvrit un passage servant à la décharge. Ainsi, aux deux murs sud et est s'opposent deux arcs plein cintre nord et ouest, ce dernier délimitant la partie antérieure de l'église de la partie moyenne.

— La partie moyenne, sur une longueur de 5,40 m se réduit à un passage large de 2 m et voûté plein cintre à une hauteur de 2,80. Cette voûte prolongeant l'arc ouest de l'abside prend naissance sur le mur sud et retombe au nord sur deux larges piles et un arc latéral limité entre elles. Cet arc aussi ramassé que celui de l'abside qui le précède a la même fonction: épauler la poussée latérale de l'église supérieure primitive et recevoir la poussée verticale de la voûte. De même hauteur et légèrement plus large, il s'adosse semblablement au même mur de soutènement.

Une baie étroite, rectangulaire, à double ébrasement, située face à cet arc laissait passer le jour et l'air dans cette partie moyenne.

— La partie postérieure de l'église est constituée par l'élargissement de 75 cm du couloir précédent et le prolongement légèrement plus bas d'une voûte plein cintre offrant la particularité de retomber à 18 cm hors du plan vertical du mur sud, comme si le pied droit présenté par ce mur faisait office d'imposte.

Autre particularité à relever dans cette partie de l'église qui pourrait être dénommée nef, la présence au sol de deux larges bancs de pierre disposés face à face à une hauteur de 40 cm le long des murs nord et sud ; le banc sud se prolongeant jusqu'à la partie moyenne de l'église. Le mur ouest qui clôture la nef est percé latéralement vers le nord d'une ouverture dont l'arc à gouttière est d'une régularité parfaite. Quelques marches permettaient d'accéder à cette porte qui elle-même menait à un passage de 53 cm voûté plein cintre, ménagé dans l'épaisseur du mur ouest de l'église inférieure puis dans celle du mur sud de l'église supérieure pour gagner le bas-côté méridional de cette église, établissant ainsi une communication entre les 2 églises.

Cette église inférieure offre, comme nous venons de le voir, une unité de construction par sa forme rectangulaire, par l'épaisseur régulière de ses murs (1,35 m), par l'emploi des mêmes matériaux (pierres martelées pour constituer un appareil moyen), liés au mortier pour confectionner murs, arcs et voûtes avec traces de coffrages identiques.

A cette unité de construction s'incorpore l'unité de fonction par l'emplacement et l'aspect des arcs qui non seulement retiennent les poussées venues du nord et de l'église primitive supérieure, mais encore supportent toutes celles du bas-côté méridional de l'église supérieure ainsi que les murs du clocher qui prennent naissance ici.

2) Le clocher :

De sa base à son sommet, sur une hauteur de 16 m, le clocher est un carré parfait de 5,30 m de côté. Prenant ses fondations sur le sol de l'église inférieure il entre dans sa composition. Parvenu à l'église supérieure, il constitue un élément du bas-côté méridional et prend corps avec l'église primitive. Au-dessus des voûtes il s'élève d'une façon massive et peu élégante, il est vrai, tout primitif qu'il est.

Sa base ou partie souterraine constitue la partie moyenne de l'église inférieure. Trois arcs et un mur la composent. Au sud

se dresse le mur de l'église percé d'une baie rectangulaire à double ébrasement, au nord, un arc latéral reposant sur deux piles qui reçoivent aussi la retombée, à l'est de l'arc ouest qui délimite la partie postérieure de l'abside, à l'ouest celle de la partie postérieure de la voûte qui clôt cette partie moyenne de l'église.

Sa partie inférieure est à la jonction des parties antérieure et postérieure du bas-côté méridional de l'église supérieure. Elle prolonge dans le même plan et avec de semblables dimensions la partie souterraine. Comme elle aussi, elle présente un mur et trois arcs. Le mur sud, dans le prolongement du mur sous-jacent, est percé à une hauteur de 3,80 m du sol d'une baie à double ébrasement, arquée plein cintre. Elle éclairait autrefois la partie de ce bas-côté qui communique à l'est avec la partie antérieure par un arc plein cintre exagérément bas, au nord avec la nef de la primitive église par un arc plein cintre régulier, semblable à celui de la face ouest qui établit une communication avec la partie postérieure de ce bas-côté. Ces trois arcs plein cintre ont même largeur. Quant à leur hauteur elle est identique pour les arcs nord et ouest (3,20 m) et n'atteint que 1,80 m pour l'arc est.

Les piles qui les soutiennent sont dans le prolongement des piles sous-jacentes de l'église inférieure et ont même proportion. Sur une hauteur de 6 m cette partie inférieure du clocher s'élève régulièrement sans réduction dans l'épaisseur de ses murs.

La partie supérieure qui la prolonge, élargie sur chaque face de 30 cm est éclairée par sept baies de proportions assez régulières, (deux sur chacune des faces E, O et S, une sur la face N) voûtées plein cintre par un arc ébauchant toutefois l'arc à gouttière semblable à celui de la porte de l'église inférieure que nous avons signalé précédemment. A la naissance de chacun de ces arcs aux traces de coffrages nettement visibles, le carré interne du clocher s'élargit régulièrement pour délimiter le faite de cette partie supérieure.

Ici les murs atteignent 70 cm d'épaisseur et sont percés chacun d'une baie plein cintre symétriquement disposée. Elles

sont de petites proportions. Sur les faces nord et sud elles devaient être surmontées d'un oculus sous un toit en bâtière.

Extérieurement, l'arc des grandes baies est surmonté d'un bandeau de pierres roulées qui, issu du sommet de chaque pied droit marginal rejoint son congénère en retombant à hauteur du sommet des pieds droits centraux sur une pierre cunéo-trapézoïdiforme pour former une arcature limitée à l'arc de la baie.

3) La partie méridionale antérieure de l'église supérieure :

Cette partie fait corps avec l'étage inférieur du clocher par le prolongement de son mur sud où sur la face externe les mêmes matériaux et les mêmes joints apparents tracés au fer se retrouvent sans discontinuité. Limitée à l'est par un chevet plat qui se situe sur le même plan que le chevet de l'église sous-jacente elle communique avec le clocher par un arc massif et court ($H = 1,80$) et avec l'abside de l'église primitive par un arc plein cintre aussi haut que large, ouvert dans le mur sud de cette abside. Une voûte plein cintre issue du chevet et retombant sur le mur est du clocher la délimite en hauteur.

Une baie à double ébrasement, postérieurement agrandie au profit d'un confessionnal, ajourait autrefois la partie médiane du chevet.

En présence des remaniements subis par le mur sud de cette « travée », visibles à sa partie supérieure et externe, face aux arcs de communications, le premier exagérément ramassé, le second visiblement remanié, nous pensons que des transformations ont modifié l'aspect intérieur de ce bas-côté qui primitivement aurait pu être couvert par une voûte, reposant sur des piles plus massives au nord.

Le comblement de l'arc ouest de l'abside de l'église inférieure par des matériaux travaillés au XVIII^e siècle pour dresser un mur de consolidation de 50 cm de large, n'est-il pas un indice de modification de la voûte primitive de cette partie méridionale antérieure ?

Le relevé architectural montre sans aucun doute que l'œuvre inférieure et supérieure limitée à ces parties méridionales antérieure et moyenne constituant le bas-côté actuel de l'église de Py a été d'une seule tenue.

4) La partie méridionale postérieure :

Par son aspect extérieur et intérieur, cette partie se distingue des précédentes. La présence d'une ligne verticale de séparation visible à l'extérieur entre le mur du clocher et cette partie attenant indique une reprise dans la construction. La décoration extérieure du mur sud limitée à cette partie postérieure et caractérisée par la présence d'arcatures romanes contenues par des bandes verticales, apporte un sens de décoration nouveau. Une voûte en demi-berceau retombant sur ce mur couvre la partie postérieure de ce bas-côté et ajoute encore une note particulière et propre à une étape distincte dans la construction de l'église. Pour ce bas-côté, elle constitue une deuxième étape de construction tout comme, pour l'église inférieure, la partie postérieure constitue un deuxième temps. Mais ici l'arrêt semble avoir été plus long.

La construction de cette partie méridionale postérieure a été alignée sur le clocher puis a débordé le mur de façade de l'église primitive pour envelopper le passage donnant accès à l'église inférieure.

En somme, il existe sur le mur sud de l'église une limite clocher-bas-côté et sur le mur ouest un débordement de 15 cm de la façade du bas-côté sur le mur de façade de l'église primitive.

La voûte en demi-berceau qui couvre ce bas-côté est postérieure à son élévation et contrebutte la voûte de la nef.

Au-dessus du grand arc qui établit le passage bas-côté-nef et sous l'appui de la voûte en demi-berceau fait saillie un corbeau figuré. S'il représente le dernier témoin d'une rangée sur laquelle reposait la poutre qui supportait les chevrons du ram-

pant, il limite alors la hauteur de celui-ci car tout porte à croire qu'une charpente couvrait d'abord cette partie du bas-côté.

Sur sa face intérieure, le mur de façade de ce bas-côté est arrêté horizontalement dans son épaisseur peu après le départ du demi-berceau, s'il avait été contemporain, il aurait accompagné celui-ci jusqu'à son appui.

Quant au grand arc de passage, nous soupçonnons fort qu'il résulte de l'agrandissement d'un arc plus étroit et moins haut pendant la campagne de construction des voûtes de la nef et de la partie de ce bas-côté.

C. — LES DIFFÉRENTES ÉTAPES DE CONSTRUCTION :

a - Etape pré-romane :

L'Église Saint-Paul était une église à chevet plat dont l'abside voûtée plein cintre était éclairée au moins par une baie centrale dont la nef, couverte d'une toiture en charpente, épaulée par un arc triomphal sur imposte et par le pignon du mur de façade, était limitée par des murs d'égale épaisseur, construits avec des matériaux superposés, sans assises déterminées et sans traces de joints apparents.

Des lames de plomb devaient couvrir la voûte de l'abside, comme il était fréquent de les utiliser comme couverture dans le haut Moyen Âge. Ces lames furent retirées au XVIII^e siècle lors des travaux d'agrandissement de l'église et servirent par leur vente à payer les frais du rétable de Saint-Paul.

Le style de cette construction est pré-roman et pourrait correspondre à une église antérieure à 1022, mais non à celle mentionnée en 959. L'ampleur de cet édifice et la présence d'un arc triomphal rapprochent l'œuvre du XI^e siècle.

Abside : longueur 5 m ; largeur 4,70 m ; hauteur de voûte 6,15 m.

Arc triomphal : largeur 90 cm ; flèche 6,30.

Nef : longueur 10 m ; largeur 5,80 m.

b - Etape romane du XI^e siècle :

La construction romane s'affirme par l'emploi de pierres martelées en appareil moyen qui servent à la confection des murs, des arcs et des voûtes. Les pierres sont liées par le mortier et disposées en assises grossièrement régulières, relevées de joints en profondeur tracés au fer.

On construit l'église inférieure après avoir renforcé les fondations méridionales de l'église primitive supérieure et dans le but bien déterminé de supporter le bas-côté méridional et l'idée d'élever un clocher.

Dans le plan, dans les dimensions des murs, dans la forme des arcs, dans les coffrages des voûtes, il y a un tout indivisible des parties antérieure et moyenne de l'église inférieure jusqu'au sommet du clocher en passant par les parties antérieure et moyenne du bas-côté de l'église supérieure. La partie postérieure de l'église inférieure s'ajoute à cette œuvre après un temps de latence durant lequel il fallut remanier le mur sud de l'église primitive au point d'aligner un nouveau mur sur le mur sud de l'abside, rendant ainsi plus étroite la nouvelle nef de l'église supérieure.

Le mur nord de la partie postérieure de l'église inférieure est sans discontinuité parce qu'il se situe en dehors du plan du nouveau mur sus-jacent de la nef de l'église primitive. La voûte qui le couvre retombe en dehors du plan du mur sud, à une distance nécessaire à la pose de l'extrémité du cintre qui sert à confectionner la voûte.

En ce premier quart du XI^e siècle, et peut-être en ce 14 octobre 1022 avec ses trois parties l'église de Py aurait pu se présenter ainsi : Eglise inférieure, Eglise supérieure avec chevet principal et nef principale constitués par l'église primitive, partie antérieure du bas-côté méridional, clocher dans l'état actuel, hormis la décoration de sa partie inférieure.

Les transformations de l'église primitive auraient porté sur le mur sud de l'abside en ouvrant un arc de communication

entre les deux chevets et le remaniement du mur sud de la nef à hauteur du clocher et son remplacement par un autre mur aligné sur le mur sud de l'abside par le comblement du pied droit de l'arc triomphal. Ce mur aurait été simplement ouvert par une porte donnant accès à la nef, la seule communication du clocher avec l'église se faisant par l'arc ramassé, situé à sa partie inférieure et à la partie antérieure du bas-côté méridional.

Un arc beaucoup plus réduit et beaucoup plus roman de proportion laissait sans doute un passage entre les deux chevets dans l'alignement l'un de l'autre.

Les lames de plomb qui couvraient la voûte de ce second chevet ont-elles aussi servi à payer le rétable de Saint-Paul au XVIII^e siècle ? Cela est encore possible.

Quelques années plus tard, peut-être vers 1030, on termina ce bas-côté en le prolongeant vers l'ouest par un mur décoré d'arcatures, aligné sur le mur du clocher. La façade qui délimitait ce mur à l'ouest, débordait sur le plan de la façade de la nef. Vraisemblablement, ce bas-côté était couvert par un toit en charpente, comme l'était la nef. Très vraisemblablement aussi on perça en cette période de travaux les murs ouest et nord de la partie inférieure du clocher d'arcs plein cintre identiques pour créer des passages entre cette partie du clocher et la nef et le bas-côté. Quant au mur sud de la nef, il fut réduit à sa plus simple expression par l'ouverture d'un arc haut et large dont les pierres liées au mortier relevé de joints apparents présentent des assises identiques à celles de la face extérieure du mur de ce bas-côté.

A cette période de construction et de transformations, nous pouvons encore situer la chapelle latérale creusée dans le mur nord de la nef, car une corniche limite sa hauteur à l'extérieur et quelques ardoises apparaissent sous les tuiles actuelles. Intérieurement, son arc brisé que l'on aperçoit, serait une modification d'un arc plein cintre au XVIII^e s., lors de la création de la chapelle du rosaire.

La décoration de la partie inférieure du clocher sur sa face externe serait contemporaine de la décoration du mur du bas-côté de la nef et correspondrait à cette période de construction.

c - Etape romane du XII^e s. :

Très vraisemblablement et assez près toutefois de la fin du XI^e siècle a lieu le remplacement des toits en charpente de la nef et de la partie postérieure du bas-côté par une voûte plein cintre contenue en partie par une voûte en demi-berceau.

La forme outrepassée de la voûte de la nef se conçoit à la pensée qu'il fallut dresser sur des murs d'épaisseur relativement réduite une voûte pour une telle œuvre et qu'il fallut tailler dans le mur sud. Ce dépassement ainsi créé au sommier déchargeait en partie le mur sous-jacent de la retombée de la voûte.

d - Aux XVII^e et XVIII^e siècles :

L'agrandissement de l'église de Py se poursuit non sans grandes détériorations. Le chevet de l'église primitive est abattu pour être prolongé. L'arc de passage entre les deux absides a très vraisemblablement été agrandi à cette époque. Le mur sud de la partie antérieure du bas-côté a été ajouré en sa partie moyenne d'une large fenêtre.

Une sacristie a masqué le chevet latéral de l'église romane et modifié les proportions de ses murs.

Les dates s'ajoutent les unes aux autres, non moins glorieuses : 1668, 1732 pour l'église, 1708 et 1780 pour le clocher. Périodes de retraits et d'ajouts.

D. — LES APPORTS SCULPTURAUX DE L'EPOQUE ROMANE :

A l'intérieur de l'église, deux éléments méritent d'être mentionnés : la cuve baptismale en granit, belle de proportions, et le bénitier en marbre blanc de Py. Ce bénitier repose sur une colonne et présente une unité de composition tout en étant constitué de trois parties distinctes :

La base sur laquelle se dresse la colonne est un carré de 50 cm de côté dont chaque angle abattu le transforme en octogone quadrilobé supportant lui-même un socle régulier plus réduit.

La colonne dont le fût a 19 cm de diamètre présente une demi-circonférence cannelée par 5 gorges, opposées à une demi-circonférence lisse portant sculptures à son tiers supérieur. Celles-ci sont constituées par trois têtes humaines juxtaposées, la tête centrale étant plus importante que les deux autres et cerclée de lobes en relief qui s'étendent au fût de la colonne pour aboutir au rebord inférieur de sa base. C'est la figuration de la Trinité.

Le bénitier proprement dit, haut de 20 cm, large de 65 et profond de 10, est décoré sur sa face externe de quatre têtes humaines.

Sur la face sud du clocher, de part et d'autre de la baie, apparaissent logées une tête humaine et deux rosaces. Celles-ci, composées de huit branches, chacune disposée autour d'un bouton en marbre blanc de Py, encadrent l'arc de la baie ; la rosace occidentale ayant un bouton à peine stylisé. Chaque rosace est cerclée d'un bandeau plat de pierres. La tête humaine placée en la grande rosace comme en témoigne un casson de marbre restant. C'est un masque impassible et neutre, doré par le soleil. arrière de la rosace occidentale avait son pendant en avant de Il s'agit très vraisemblablement d'œuvres effectuées durant le premier quart du XI^e siècle.

E. — LE FER FORGE DU MOYEN AGE ET DU XVI^e SIECLE :

La serrure de la porte d'entrée de l'église offre un contraste éclatant avec les vantaux qu'elles verrouillent. C'est une œuvre d'art. Si la gache en est simple, le verrou à tête de serpent est finement travaillé et artistiquement traité. Le verrou lui-même est forgé à pans larges avec décoration en profondeur de points et de courbes sur les faces visibles. La tête forgée et burinée stylise admirablement la tête d'un serpent, la bouche ouverte aux dents nombreuses et fines, au nez accentué et prolongé jusqu'aux yeux abrités sous de raides oreilles. Cet ensemble décoratif qui donne l'impression d'un tatouage sur le métal s'étend à la base du pêne où figure en pointillés une croix au-dessus d'une étoile à cinq branches. Sous ce motif, trois cordelettes de fer s'étendent jusqu'au rebord de l'extrémité du pêne pour donner plus de relief encore au pêne lui-même. Les embrasses qui assujétissent le verrou à la porte présentent des rainures les partageant en trois parties. Il s'agit d'un bel ensemble de serrurerie du XII^e siècle.

Les croix fleurdelysées du cimetière et du clocher :

Si elles ne sont identiques elles sont semblables, la croix du cimetière étant plus grande, toutes deux pareillement travaillées et décorées. La croix du cimetière, scellée dans le granit, est formée de deux éléments rivés perpendiculairement. Ils ont même forme et même section carrée. Des embrasses au nombre de quatre se situent chacune de part et d'autre de l'intersection, à égale distance, au milieu des croisillons et de la partie inférieure de l'arbre vertical. Elles ont un rôle ornemental et non fonctionnel. Elles ne consolident ni le montant ni la traverse qui sont constitués de barres pleines, carrées, en fer forgé. Elles les décorent par leur forme, par leur emplace-

ment et par leur aspect (rainures au nombre de 3 pour les embrasses des bras et de 2 pour celles de l'arbre vertical). Sur elles comme sur la croix proprement dite des traits en profondeur disposés en arêtes de poisson délimitent de petits rectangles dont le centre est accusé par un point.

Une fleur de lys à quatre pétales termine chaque croisillon et donne à la croix la grâce qui manquait à sa forme.

Une plaque de fer de petite dimension, forgée en écu renversé et rivée à l'intersection des deux éléments de la croix porte inscription et date (1573 par Pecul).

La croix, qui surmontait le toit du clocher, aujourd'hui remise dans le clocher est de même facture tout en étant plus massive puisque plus petite. Mêmes traits sur les bras et sur l'arbre vertical, mêmes embrasses semblablement décorées, même fleur de lys à l'extrémité des croisillons et même écu central portant inscription et date en fer forgé par la même main.

CONCLUSION

Le village de Py peut, à juste titre, être fier de posséder par son église un tel caractère architectural et sculptural qui ennoblit son site et relève la beauté de ses rues encore très XVII^e siècle.

Du X^e au XVIII^e siècle, il a vécu avec éclat. Sous l'autorité des Comtes de Cerdagne et de Bésalu, il a grandi. Sous la possession de l'abbaye de Camprodon et des Papes Jean XIII et Benoît VIII, il s'est élevé. Aux bruits des marteaux écarissant la pierre et des ciseaux sculptant le marbre blanc, il s'est fait connaître. Le serpent pétifrié de la porte de l'église, la bouche toujours ouverte et les croix silencieuses de Pecul rappellent qu'on battit ici le fer pendant près de cinq siècles.

A l'extrémité d'une vallée du Conflent isolée, le clocher de Py encore debout dit modestement qu'il fut un des premiers.

OUVRAGES DES AUTEURS

Œuvres de J. Vallat :

Lavaudieu et son ancien monastère — 3 éditions
(Prix du Docteur Magendie)

Pierre de Lugnac, roman couronné par l'Académie Française
(Prix L. Tisserand 1957)

Ria-Sirach en Conflent — 2 éditions

L'Adjudant Cordou, contes nouvelles (tirage épuisé)

La famille Bescondet - étude de mœurs
(Prix J. Vaylet de l'Académie des Belles Lettres du Quercy)

Lamothe et son couvent de F. de N.D. (tirages épuisés)

La Bde Mère Duterrail, biographie (tirage épuisé)

L'histoire de Prades (tirage épuisé)
(Prix du Maréchal Joffre)

Le Monastère de St-Michel de Cuxa (tirage épuisé)
(deux éditions)

Broderies du Soir — Poésies

Visions, légendes et couleurs — poésies — contes

Dominique, fille du Roussillon — roman — (tirage épuisé)

Confidences de Fleurs des Champs — poésie
Prix Blanche Bendahan de la Sté des Gens de Lettres

Aux temps des Astronautes — poésies

La colline de Lugnac — histoire — poésies

Ruines — histoire et poésies

Trésors des vieux murs (nouvelle) et Chemins (en cours d'édition)

Œuvres Littéraires du Dr Bailbé, Président de la Sté Agricole Scientifique et Littéraire des Pyrénées-Orientales.

Nombreuses études archéologiques et conférences sur le patrimoine artistique du Conflent et du Roussillon — Secrétaire général de la S.P.A.R.R.

Tous droits de reproduction réservés pour tous pays.

GOIGS

EN HONOR

DEL GLORIOS APOSTOL SANT PAU,

ADVOCAT CONTRA MAL DE CAURER,

**Y Patró de la Parròquia anomenada Py,
en lo Conflent.**

Puix en alta Gerarquia
Sou dignament exaltat,
Siau nostre amparo y guia,
Sant Pau Apóstol Sagrat.

Quani aniren á Damasco
Pera Christians conquistat,
Per lo camí encontráreu
Al quins té tots de salvar,
Y vehent vostra valentia,
Del cavall vos ha llansat:
Siau nostre amparo y guia,
Sant Pau Apóstol Sagrat.

De la dichosa coygòda,
Sens vista vòrea restar,
Y sens ella conseguíreu
La llum que'us venia dar:
Senyor, que voleu que fassa,
Al punt ly havet demandat:
Siau nostre amparo y guia,
Sant Pau Apóstol Sagrat.

A Ananias lo Senyor
Comunicá sa intercessió,
Manantly vos notificois,
Serien vós de elecció:
Y si ló ly contradís,
Mes ell sempre vos ha llaurat,
Siau nostre amparo y guia,
Sant Pau Apóstol Sagrat.



Aportant la alegre nova,
Sens tardar, lo sant Desoble,
Ternantvos la vista clara,
Que de tals teniau cobertura,
Vos al Senyor alabáren,
Que per el mon vos ha exaltat:
Siau nostre amparo y guia,
Sant Pau Apóstol Sagrat.

Predicant ab gran fervor,
Váreu á Roma arribar,
About lo Emperador
Lo cap vos maná llevar:
Puix dels salts que vo dotat,
Tres fonts se han resultat:
Siau nostre amparo y guia,
Sant Pau Apóstol Sagrat.

A Jesus váreu invocar
Tenint já lo cap llevat.
Perahont esta molt clar,
Que en lo Cel sou collocat,
Y puix al qui en vos confia
Sempre havet remediat,
Siau nostre amparo y guia,
Sant Pau Apóstol Sagrat.

Puix contra tot mal de espaino
Sou lo singular advocat,
El Patró de la Parròquia
De Py, en Conflent, venerat:
Siau nostre amparo y guia,
Sant Pau Apóstol Sagrat.

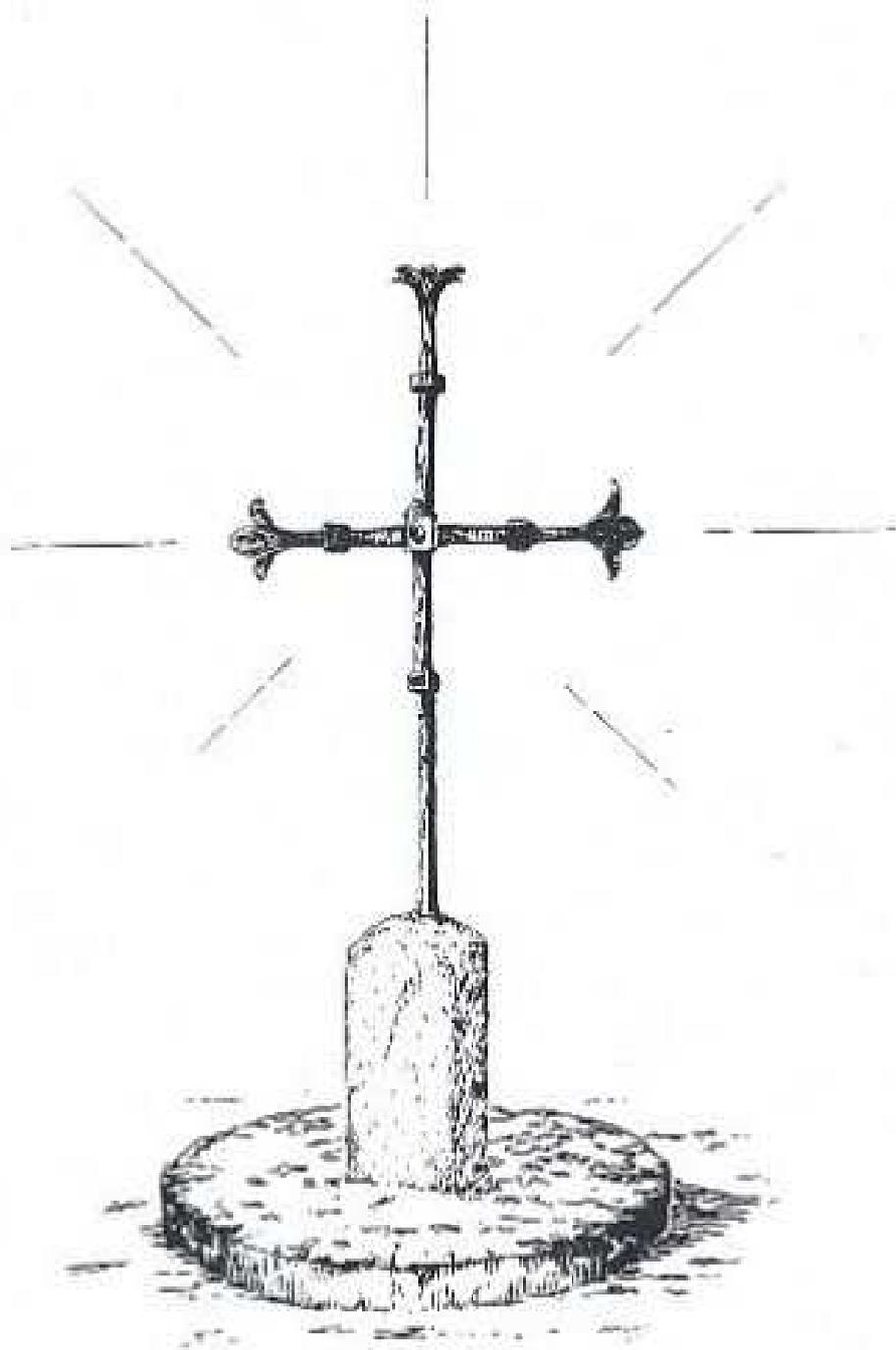


†. In exalta sermone, Sancte Pauli Apostole,

‡. Predicant veritate in universo mundo.

OREMUS.

Deus qui universum mundum Sancti Pauli Apostoli predicacione docuisti, de nobis, quoscumque, ad qui ejus hodie conversionem.



Dessin d'une croix du vieux cimetière